

Introduction aux articles de Daniel Hameline et de Gaston Mialaret sur l'histoire de la revue *Pour l'ère nouvelle*

Henri PEYRONIE

Professeur émérite CERSE EA 965

Université de Caen Basse-Normandie

Le courant de l'Éducation nouvelle a émergé à la fin du XIXe siècle. Daniel Hameline a indiqué qu'on tient comme moment symbolique du début du mouvement de l'Éducation nouvelle « la fondation à Abbotsholme par Cecil Reddie, de la première *New School* britannique » en 1889. Adolphe Ferrière créa le Bureau international des écoles nouvelles dès 1899, mais, selon Daniel Hameline, ce Bureau « a vraiment commencé son existence, fort modeste d'ailleurs, en 1912 »¹. Évoquons encore un autre jalon important de l'affirmation, en Europe, du mouvement de l'Éducation nouvelle : la fondation à Genève, en 1912, de l'Institut Jean-Jacques Rousseau, sur l'initiative d'Édouard Claparède.

Les deux articles qui suivent portent directement sur l'histoire de la revue *Pour l'Ère nouvelle*. Ils sont parus tous les deux dans le numéro anniversaire des 80 ans de la création de cette revue : le numéro 4-2002, de la revue *Les Sciences de l'éducation – Pour l'Ère nouvelle*, intitulé « 1922-2002 *Pour l'Ère nouvelle* et l'Éducation nouvelle 80 ans après ».

Daniel Hameline se penche sur les toutes premières années de cette publication. Il interroge la position de la nouvelle revue entre les deux institutions auxquelles elle fait référence (la Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle et le Bureau international des Écoles nouvelles) ; il interroge également ses relations avec les publications parallèles : *The new Era* (Londres) et *Das werdende Zeitalter* (Berlin), les « organes anglais et allemand de la Ligue ». Il met en évidence la filiation de *Pour l'Ère nouvelle* avec le mouvement idéologique de la théosophie, à travers la branche anglaise de l'Éducation nouvelle et indique que « la métaphore de « l'Ère nouvelle » appartient effectivement au répertoire d'images de la théosophie ». Il décrit ensuite le rôle important que joue le pédagogue suisse Adolphe Ferrière dans la rédaction de la revue de langue française, dont il est « le rédacteur unique jusqu'en 1926 ». Il interroge enfin le statut intellectuel des écrits de la revue dans ces années 1920, entre militantisme, propagande, témoignage, science, bon sens et rêve...

¹ Daniel Hameline. *L'Éducation dans le miroir du temps*. Lausanne : Loisirs et pédagogie, 2002, p. 39-240. Notons au passage que cet ensemble systématique d'informations - sur des personnalités, sur des événements, sur des notions, sur des institutions... - constitue un outil remarquable pour l'histoire de la pédagogie à la charnière des XIXe et XXe siècles.

Le texte qui suit est une contribution à l'histoire de la revue, dans la période de l'après Seconde Guerre mondiale et dans les années 1960. Il s'agit de la reprise d'un texte que Gaston Mialaret avait écrit, à l'occasion de la publication des premières Tables thématiques de la revue *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*². L'auteur y évoque le passage de l'ancienne revue de la Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle, rattachée en 1929 à un Groupe français d'Éducation nouvelle, à la nouvelle revue de recherche en éducation, *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle* (organe de l'Association internationale de pédagogie expérimentale de langue française [AIP ELF]). Cette transformation eut lieu en 1967, au moment de la création des « sciences de l'éducation » comme discipline universitaire en France. Il y avait des raisons circonstanciées à cette transformation : Gaston Mialaret était alors le président de ces deux organisations, le GFEN (depuis la mort d'Henri Wallon en 1962) et l'AIP ELF ; et Roger Gal avait, lui aussi, des responsabilités dans l'une et l'autre³. Il y avait aussi une ambition caractéristique - à cette époque - des rapports entre le militantisme pédagogique, d'une part, et la recherche en éducation naissante, d'autre part : « apporter un peu plus de rigueur dans les démarches pratiques du GFEN et assurer plus de contacts avec les réalités éducatives pour les recherches de l'AIP ELF », « assurer les liaisons nécessaires entre la théorie, la pratique et la recherche en éducation ».

De fait, cette ambition ne fut pas oubliée pendant les premières années d'existence de la revue *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*. Ainsi, pour réaliser les tables thématiques de cette revue pour la période 1967-1986, nous avons adopté le « plan de classement » pour la documentation en éducation, élaboré au Centre de documentation recherche de l'INRP (sous l'impulsion de Jean Hassenforder et Christiane Étévé), qui fut utilisé - en particulier - pour organiser les Tables thématiques de la *Revue française de pédagogie* (1967-1985) en 1986. Mais, pour classer l'ensemble des articles de la revue créée par Gaston Mialaret, il nous fallut ajouter une rubrique à ce plan de classement : la rubrique « Éducation nouvelle ». Il fallut aussi ajouter quelques mots-clés, « étude de milieu », « texte libre », qui n'existaient pas dans la base FRANCIS du CNRS pour les sciences humaines. Notons que cette rubrique « Éducation nouvelle » regroupait 12 articles, parus entre 1967 et 1974. Dans le deuxième volume de tables thématiques, qui fut édité huit ans plus tard et qui prenait en compte la période suivante 1987-1994, ce sont ces seuls 12 mêmes articles qu'on retrouve sous cette rubrique : la revue avait donc perdu sa liaison privilégiée au courant de l'éducation nouvelle.

Les travaux des historiens des idées et de la culture bousculent souvent les représentations issues de la mémoire des acteurs sociaux et transmises aux générations proches comme des « allants de soi ». Ce sera sans doute une des fonctions de cette mise en ligne de la collection de *Pour l'Ère nouvelle* que de contribuer à la déconstruction de quelques représentations dominantes, en soulignant la variété des postures pédagogiques et de leurs soubassements idéologiques (ou de leurs justifications rhétoriques ?) et en favorisant l'accès à la complexité de la circulation des idées pédagogiques dans le champ de l'Éducation nouvelle.

² Pierre Lesage & Henri Peyronie. *Tables thématiques de la revue (1967-1986). Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 1987. Un deuxième volume de tables, couvrant la période 1967-1994, a été publié en 1995.

³ En 1967, l'année où est créée la revue *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, en même temps que l'Institut des sciences de l'éducation de l'Université de Caen, c'est aussi dans cette ville normande que le Groupe français d'Éducation nouvelle (GFEN) tient son congrès ; les actes sont publiés l'année d'après, dans le numéro 1968-2 de la nouvelle revue, dont le numéro suivant 1968-3/4 est consacré à la publication des actes du colloque de l'AIP ELF de 1967 à Sherbrooke (dans ce cas de figure, il s'agissait donc d'une simple juxtaposition qui - pour dire vrai - ne nous semble pas pleinement exemplaire des « liaisons nécessaires souhaitées entre pratique et théorie »...).

Ainsi, le fait que la revue *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle* ait été conçue sous les auspices de Gaston Mialaret (le cofondateur de la discipline universitaire des sciences de l'éducation en France, l'élève d'Henri Wallon, son successeur à la présidence du Groupe Français d'Éducation Nouvelle) a accrédité la représentation qu'il existerait un continuum d'idées entre l'Éducation nouvelle, la psychologie du développement contemporaine, les principes de politique éducative du plan Langevin-Wallon (la laïcité, la volonté de réduction des inégalités sociales...) et une certaine sensibilité axiologique des sciences de l'éducation. Mais la revue *Pour l'Ère nouvelle* des années 1920 ne s'inscrit pas dans un tel continuum. Une rupture s'est en effet opérée au début des années 30 ; elle est probablement épistémologique, idéologique et politique. En parcourant les numéros de *Pour l'Ère nouvelle* des années 20, on comprend un peu mieux, par exemple, la vigueur surprenante de la dénonciation, par Célestin Freinet, des positions de la Ligue, à l'occasion du congrès de celle-ci à Nice, en 1932, (un congrès pourtant placé sous la présidence de Paul Langevin) :

« *Le Congrès fut un bon Congrès bourgeois. La Ligue tend malheureusement à prendre de plus en plus - et ses congrès de même - une allure officielle dans le monde capitaliste* ».

« *Nous avons ici même, en fin d'année, donné notre opinion sur la Ligue et sur son Congrès, afin d'aider nos camarades à se dépouiller des oeillères pacifistes qui pouvaient les laisser croire encore aux possibilités de paix par l'éducation en régime capitaliste. (...) Leurs conférences ont été le reflet de ces croyances et il a été salutaire pour tous les auditeurs, et pour la pédagogie en général que partout nos camarades puissent prendre la parole pour ponctuer les contradictions nées de cette incompréhension sociale des possibilités pédagogiques* ».

« *Il y avait au Congrès une importante proportion de camarades qui, en contact direct, chez eux, avec la misère prolétarienne, ne pouvaient se résoudre à voir traiter avec cette indifférence scientifique, hypocritement bourgeoise, ce qui constituait le thème même du Congrès : l'Éducation dans ses rapports avec l'évolution sociale* »⁴.

C'est pourtant probablement à ce congrès de la Ligue de 1932 que prend forme la rupture, que nous avons évoquée, dans l'histoire de l'Éducation nouvelle – au moins en France. Mais le texte de Freinet constitue l'éditorial du premier numéro d'une nouvelle revue : *L'Éducateur prolétarien*. Et si « l'Ère nouvelle » appartient « au répertoire d'images de la théosophie », il y a – bien sûr – également du messianisme dans cet « *Éducateur prolétarien* » qui renvoie alors à l'utopie politique révolutionnaire.

Après l'écroulement des régimes politiques se réclamant de cette utopie et dans le contexte français de crise de la pensée politique de gauche sur l'école, la tentation existe parfois d'une réflexion pédagogique infra-politique et infra-sociologique, qui n'est d'ailleurs pas sans évoquer la position des débuts de *Pour l'Ère nouvelle*...

⁴ Ces citations sont extraites du premier numéro de la revue *L'Éducateur prolétarien*, créée par Célestin Freinet en 1932 (*L'Éducateur prolétarien*, n°1, octobre 1932, éditorial : « La force morale de notre groupe », pp. 1-9). L'Institut coopératif de l'École moderne (pédagogie Freinet) a publié un fac-similé de ce premier numéro à l'occasion de son congrès de Bordeaux en 2002 (c'est aussi à Bordeaux, cette année-là en août 1932, qu'avait eu lieu de congrès de l'Imprimerie à l'école).

Les premières années de *Pour l'Ère nouvelle* : militantisme et propagande ?

Daniel HAMELINE*

Résumé

Au Congrès de Calais de 1921, la fondation de la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle s'accompagne de la création d'un « organe international » en trois versions : *The New Era*, *Pour l'Ère nouvelle*, *Das werdende Zeitalter*. En réalité, il s'agit de trois revues différentes. La version française

est confiée au genevois Adolphe Ferrière, qui, pendant les premières années, en fait « sa » revue et l'organe de son Bureau international des écoles nouvelles. Le ton est résolument au militantisme, voire à la propagande. C'est en 1929 seulement que *Pour l'Ère nouvelle* devient l'organe du GFEN (groupe français d'Éducation nouvelle). Ferrière n'en est plus le rédacteur.

Mots-clés

Ferrière
Ensor
Rotten
Théosophie
Écoles nouvelles

Éducation nouvelle
Reformpädagogik
Militant
Propagande

* Université de Genève.

L'histoire de la fondation de *Pour l'Ère nouvelle* reste à écrire. L'histoire archivistique, s'entend. Car une tradition simple et satisfaisante existe, que chacun reprend à son compte, faute d'aller vérifier. Sans doute cette tradition n'est-elle pas inexacte. La version qu'elle véhicule de cette histoire demeure cependant très incomplète. La présente contribution n'a pas l'ambition d'en combler les lacunes, mais de rappeler ce qui est connu et d'évoquer quelques pistes en vue d'une investigation plus rigoureuse.

Le premier numéro de *Pour l'Ère nouvelle* paraît en janvier 1922. L'été précédent, au Lycée Sophie-Berthelot de Calais, s'est tenu le congrès fondateur de la *Ligue internationale pour l'éducation nouvelle, New Education Fellowship*¹. Les « Principes de ralliement » de ce nouvel organisme sont adoptés le 6 août. Selon la tradition, c'est au cours de cette manifestation que la décision est prise de créer une revue qui soit l'organe de la Ligue, sous trois versions linguistiques : *The New Era*, *Pour l'Ère nouvelle*, *Das werdende Zeitalter*.

Une revue ? L'organe de la Ligue ? Pour confirmer ou infirmer ces assertions, il serait indispensable de retrouver les minutes des délibérations du comité élu à Calais. A défaut, il est loisible d'examiner la présentation même de la revue au cours de ces premières années (1922-1925). Elle comporte deux sous-titres qui, semble-t-il, confirment cette unicité et ce statut officiel.

Un premier sous-titre est repris de la page de couverture, « revue internationale d'éducation nouvelle » ; un second sous-titre, en capitales plus petites, énonce : « organe trimestriel de la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle ». Mais ce même sous-titre ajoute : « ... et du Bureau international des Ecoles nouvelles ». Il s'agit du « Bureau » fondé par Ferrière en 1899 et qui a commencé vraiment son existence, fort modeste d'ailleurs, en 1912.

Sur cette même page de titre, deux encadrés signalent l'existence de *The New Era*, qualifié d'« organe anglais de la Ligue », et *Das werdende Zeitalter*, « organe allemand de la Ligue ».

En réalité, à en juger par une comparaison qu'il faudrait mener de manière plus systématique, il semble que ce soit trois revues parallèles qui voient le jour. Mais ce dernier verbe lui-même n'est pas tout-à-fait exact, car *The New Era* n'est pas une nouveauté, si l'on peut dire... Elle prend la suite de *Education for the New Era*, fondée en Grande-Bretagne dès 1920 par Béatrice Ensor.

1. Une fondation aux multiples visages

1.1. *The New Era*

Madame Ensor, l'épouse du célèbre peintre anglo-belge James Ensor, est née Béatrice de Nordmann. Elle est à la fois présidente de la Ligue et rédactrice de la revue, édition anglaise. Première femme à avoir occupé un poste d'inspectrice scolaire en Angleterre (1910), elle a participé activement en 1914 à la constitution du groupe *News Ideals in Education*. En 1916, elle a pris la direction de l'École Saint-Christopher de la cité-modèle de Letchworth. C'est dans cette ville nouvelle proche de Londres que la Fraternité théosophique, dont elle est membre, tente de rénover les rapports sociaux et de créer un nouveau style de vie urbaine. Steward (1972) a bien mis en évidence le rôle joué par les théosophes dans la création de la Ligue. Ce sont eux qui fournissent à ses revues leurs premiers fonds. *Education for New Era* se situe dans leur mouvance. Qu'en sera-t-il de *The New Era* ?

La métaphore de « l'Ère nouvelle » appartient effectivement au répertoire d'images de la théosophie, même si ce mouvement n'en a pas l'exclusivité. Mais chez ces théosophes, la connotation « prophétique » des temps nouveaux est séculière. Le regard que ces militants portent sur le monde et la destinée des humains demeure, certes, un regard religieux. Mais c'est le verbe « demeurer » qui ne convient pas. Ce regard est changé. On le veut synchrétique et cosmopolite. Il transcende les institutions ecclésiastiques traditionnelles. Il est moderniste « naturellement ». Et, par ce modernisme même, il est censé rejoindre une archaïcité autrement fondatrice que celle des religions positives dont le déclin est jugé inexorable. La théosophie est cousine de l'anthroposophie². Et toutes deux ont, parmi leurs composantes, une sorte de cosmosophie qui est aussi biosophie. Changer les manières de voir, de sentir, de penser, de se situer par rapport au vivant et à l'univers, c'est rendre les humains capables de modifier le cours de l'histoire. Et modifier le cours de l'histoire, c'est hâter le moment où sera rendu possible cette *metanoia* des intelligences et des coeurs... Qu'on prenne l'antimétabole par l'un ou l'autre bout, cette « ère nouvelle » ne peut pas ne pas être un temps nouveau pour l'éducation.

Le recrutement d'Alexander Neill comme co-rédacteur de *The New Era* suffirait-il à « dédouaner » la revue de ses attaches théosophiques ? Celui qui va fonder bientôt Summerhill (1924) est déjà en 1921 un personnage à la réputation « sulfureuse » (cf. Saffange, 1995). Il a répudié avec éclat le moralisme rigide de son pasteur de père.

¹ Jacques George, dans une étude non publiée (2001), a reconstitué le contexte local du congrès. Il a retrouvé et commenté les échos qu'en donne la presse. Il remarque que cette dernière parle d'un « congrès international de pédagogie » et ne mentionne pas l'épisode de la création de la Ligue.

² C'est le terme que choisit Rudolf Steiner, pour désigner la doctrine sur laquelle il fonde le mouvement pédagogique des écoles qui vont porter son nom, après la réussite de sa première fondation à Stuttgart en 1921 (cf. Ullrich, 1994).

S'il se veut missionnaire, c'est bien de l'émancipation et du non-conformisme. L'ère nouvelle pour laquelle il milite, c'est celle de la liberté des pensées et des mœurs. Et cette dernière se prend - s'apprend ? - dès le berceau. Neill tiendra deux ans (1922-1924) aux côtés de Béatrice Ensor. Le « moralisme pudibond » de la Ligue le conduira à claquer la porte. Il n'empêche qu'à la fondation, il incarne au sein de la rédaction de *The New Era* une pensée pédagogique plus libertaire que théosophique.

1.2. Das werdende Zeitalter C'est Elisabeth Rotten qui est chargée de la version allemande. Elle constitue avec Béatrice Ensor et Adolphe Ferrière le « comité exécutif » de la Ligue. Là encore, il serait éclairant de retrouver par quels jeux et sous quelles influences le choix d'E. Rotten s'est effectué. Pour de nombreux motifs, cette désignation n'allait pas de soi. Mais, pour d'autres, elle s'imposait comme une solution assez ingénieuse d'un problème diplomatique épineux, celui de la représentation germanique au sein du mouvement, au lendemain d'une guerre au cours de laquelle les Allemands avaient incarné l'ennemi. Et le ressentiment à leur égard était assez puissant pour rendre impensable leur participation au Congrès de Calais.

Elisabeth Rotten est une personnalité hors norme : socialiste, pacifiste, féministe, elle « jure » un peu, elle aussi, dans le milieu modéré et, en définitive, assez « bien-pensant » de la Ligue. Les théosophes britanniques sont réformateurs, certes, mais pas révolutionnaires. Elisabeth Rotten possède la double nationalité suisse et allemande. Elle a pris des risques en dénonçant le bellicisme prussien et n'est pas *persona grata* à Berlin où elle a passé sa jeunesse. Il lui revient de représenter l'Allemagne nouvelle dans une Ligue dominée par les Alliés, porteuse de l'esprit de Genève et de la SdN.

Mais les courants novateurs allemands ou autrichiens, du fait même de leur radicalité - on pense au *Bund Entschiedener Schulreformer* (Ligue des réformateurs résolus de l'école) de Paul Oestreich, ou aux *Gemeinschaftsschulen* (Communautés scolaires) de Hambourg³ - se reconnaîtront dans cette militante qui dénonce comme eux l'autoritarisme et le conformisme. La Ligue, d'ailleurs, est suffisamment poreuse pour faire place à la variété des tendances, quitte à ce que les différences soient gommées quand elles s'exacerbent (cf. Hameline, 1998/2002a). Par ailleurs, au moment où la Ligue et ses revues sont fondées, nul n'imagine ce que sera la suite

³ Auxquelles E. Rotten consacre un article très chaleureux en 1923. Cet article est repris, la même année, dans *Pour l'Ère nouvelle*, probablement traduit par Ferrière lui-même, car son style est aisément identifiable... (Sur ces divers pédagogues germaniques, voir Hameline 2002a).

de l'Histoire et chacun pense que le « plus jamais ça ! » consensuel aboutira à une durable réconciliation : les fondateurs de la Ligue aspirent sincèrement à ce que la germanophonie, championne de la *Reformpädagogik*, retrouve à brève échéance sa place dans le concert.

1.3. Pour l'Ère nouvelle

Pourquoi l'édition française est-elle confiée au genevois Adolphe Ferrière ? Les Français ne sont pas encore vraiment organisés. Il est probable qu'il ne s'est trouvé aucun candidat pour assumer la tâche. Pourtant, contrôler un organe d'expression comme va l'être la revue est un enjeu politique. Cet enjeu - dont l'importance ne sera pas mésestimée par la suite - est-il perçu dès ce moment ? Dès le début de 1922, un groupe français est déclaré à Paris sous le régime des associations Loi 1901. Il porte le nom de « groupe d'études, de recherches et d'expériences éducatives ». Ferrière participe d'ailleurs activement à cette fondation : il rédige les statuts du groupe, où se retrouve l'orientation humaniste et spiritualiste de sa pensée, telle qu'elle imprègne les principes de ralliement de la Ligue adoptés à Calais. Ce n'est qu'en 1929 que la revue portera la mention « organe du Groupe français pour l'éducation nouvelle » (G.F.E.N.) et qu'un appel sera adressé aux abonnés, sollicitant une adhésion distincte et une cotisation propre.

Ferrière - je l'ai mentionné ailleurs (cf. Hameline, 1998/2002a) - a bien failli de ne pas se rendre à Calais. C'est pourtant là que sa carrière de pédagogue, et de pédagogue publiciste, se trouve vraiment engagée. C'est à la même époque (1921) qu'il fait l'amer constat de son incapacité définitive à jouer un rôle d'éducateur : sa surdité est désormais profonde et irréversible. Par ailleurs, la dévaluation de la monnaie autrichienne à l'issue de la guerre, a ruiné la fortune qu'il tenait de sa mère. Il lui faut gagner sa vie. Le poste de rédacteur de la revue convient à cet homme d'action et de relation, assigné à lire et écrire. Il en espère quelques revenus. Ceux-ci seront très modestes.

1.4. « L'organe du B.I.E.N. »

Mais Ferrière voit aussi l'enjeu politique de cette place. Il a rêvé, dès l'âge de vingt ans (1899), quand il fonde son Bureau international des écoles nouvelles (B.I.E.N.), de jouer ce rôle coordinateur, voire fédérateur. Ferrière obtient - il serait instructif de savoir de quelle manière et à quelles conditions - que la revue soit présentée comme « l'organe du B.I.E.N. ». Il va plus loin. Dans le titre même qui précède, en page 2 de couverture, l'énoncé des principes de ralliement de la Ligue, cette dernière est dite elle-même « rattachée (sic) au Bureau international des écoles nouvelles créé à

Genève en 1899.»

Cette formulation, assez étonnante au demeurant, tiendra jusqu'en 1925. A cette date a lieu à Genève, dans les parages intellectuels et politiques de la Société des nations, une première fondation du Bureau international d'éducation. Le B.I.E.N. de Ferrière se trouve intégré à ce B.I.E. (cf. Suchodolski et al., 1979). Au fronton de la revue, la formule change : s'y trouve annoncée une « chronique du Bureau international d'éducation ». Lorsqu'en 1929, le B.I.E. est « refondé » pour qu'il obtienne le statut d'organisme intergouvernemental, cette « chronique » va disparaître au profit d'une nouvelle rubrique intitulée « Publications du B.I.E. ». Mais à ce moment Ferrière est déjà pratiquement hors jeu, aussi bien au sein du B.I.E. où la place qui lui est consentie n'est qu'un strapontin à peine honorifique, que dans le groupe responsable de la revue : il y est relégué, non sans d'indéniables égards, avec le titre de « fondateur », dans un rôle de « figure » de référence. Mais chacun sait que de la « figure » au « figurant », le glissement n'est pas rare.

2. Diversité des orientations et des styles

2.1. Les Écoles nouvelles et l'Éducation nouvelle

exclusivement consacré à fournir une liste des « vraies » écoles nouvelles à la campagne, accompagnée de notices sur les plus recommandables d'entre elles. En 1923, Ferrière a déjà pris la même initiative. Il le fait, bien sûr, dans un but militant et désintéressé. Il n'est pas acheté par les chefs d'institution. La sélection qu'il effectue est à prétention objective.

C'est qu'entre 1909 et 1912, il a élaboré la fameuse « grille » des *Trente points* qui lui permet d'accorder ou de refuser le label d'« école nouvelle » à un établissement, de quantifier cette évaluation sur une échelle de 1 à 30 et de fournir ainsi au public le moyen de différencier les écoles nouvelles véritables des établissements à but lucratif qui s'empare de l'appellation pour se faire de la « réclame » (sic). Cette échelle est publiée en 1915⁴ et utilisée la première fois comme instrument d'évaluation en 1919. Ferrière la reproduit dans ce numéro de 1925.

Au cours de la période où il assure seul la rédaction (1922-1926), Ferrière tente vraiment de faire de la revue l'organe de son B.I.E.N. Un encadré du n°15 (avril 1925) précise à l'intention des parents et des professeurs : « le B.I.E.N. (les) prie de consulter sa (sic) revue *Pour l'Ère nouvelle* ». Ce numéro est d'ailleurs presque

Que certains membres francophones de la Ligue aient pu trouver que Ferrière tirait un peu trop la couverture du côté des seules Écoles nouvelles dont il s'était auto-proclamé le promoteur, la chose est des plus probables. Des recherches dans les différents sites d'archives permettraient sans doute de percevoir quelque réticence, voire un réel agacement. Il serait alors possible de comprendre dans quelles circonstances et pour quels motifs explicites... ou implicites, apparaît dès 1924 la mention d'un « comité de rédaction international » où figurent : pour la France, Paul Fauconnet, un disciple de Durkheim, professeur à la Sorbonne ; pour la Belgique : le Dr Decroly ; pour la Suisse, Ferrière lui-même, avec le titre de « directeur du Bureau international des Écoles nouvelles ». Le secrétariat est assuré par Mme J. Hauser dont le nom se retrouve désormais, pour de nombreuses années, lié à celui de la revue.

2.2. Une tribune pour Ferrière ?

Cette « prise de possession » de la revue par son premier rédacteur ne revêt pas seulement ce caractère d'opportunité pragmatique et « politique ». Elle est, tout aussi bien, d'ordre doctrinal. En 1921, au moment où l'occasion se présente pour Ferrière d'assumer la responsabilité de *Pour l'Ère nouvelle*, ce dernier est en possession de sa propre doctrine anthropologique et pédagogique, mise au point entre 1909 et 1914. Et c'est encore en 1921 qu'il pressent tout le parti qu'il peut tirer du slogan « École active ». C'est ainsi qu'il se hâte d'en faire le titre de sa communication pour les Actes du Congrès de Calais, alors qu'il ne l'emploie à aucun moment dans son exposé oral (cf. Hameline, Belkaïd et Jornod, 1995).

La « présence » doctrinale de Ferrière au moment de la constitution de la Ligue est déterminante. C'est lui qui rédige - on l'a dit - les principes de ralliement qu'adopte le Congrès. Le plaidoyer pour la « suprématie de l'esprit », pour l'« accroissement de l'énergie spirituelle » de l'enfant, pour « la libération des puissances spirituelles » qui sont en lui, c'est du Ferrière. Un Ferrière qui, bien sûr, a lu Bergson. La philosophie pédagogique de Ferrière est un énergétisme : s'il faut « respecter l'individualité de l'enfant », c'est que chacun est animé « du dedans vers le dehors » d'une force formatrice que l'éducation doit à la fois libérer et discipliner, qu'elle doit transformer en capacité d'autonomie et de coopération. En 1921 toujours, Ferrière publie *L'Autonomie des écoliers*, dont le sous-titre est éloquent : *l'art de former des citoyens pour la nation et pour l'humanité* (cf. Hameline, 2002b). L'enfant dont l'énergie spirituelle s'est accrue par une éducation rénovée n'est pas destiné à devenir un producteur-consommateur en quête ombrageuse de son bonheur individuel au sein d'une société de marché qui l'exploite et qu'il aime, pas davantage au sein d'une société collectiviste qui l'encadre (et qui l'aime...). S'il croît, c'est pour accéder à une

⁴ Dans la préface que donne Ferrière à l'ouvrage du pédagogue portugais A. Faria de Vasconcellos *Une école nouvelle en Belgique*. Ce texte est reproduit in Houssaye, 1995, pp. 174-179.

identité citoyenne et à une humanité partagée. Le spirituel est social ou n'est pas. Mais, pour Ferrière, le *vice versa* de la proposition est de rigueur, tout aussi bien.

Ferrière est le rédacteur unique de la revue jusqu'en 1926. Dans son « Petit Journal » ou dans sa correspondance, il désigne *Pour l'Ère nouvelle* par l'expression « ma revue ». Même en l'absence d'une étude systématique et méthodique (qu'il conviendrait de mener), la simple lecture des livraisons des premières années manifeste cette sollicitude de Ferrière pour le contenu. Il écrit les avertissements et les éditoriaux, opère les choix, traduit lui-même des textes non sans parfois les réécrire à sa manière et selon ses vues. Il rédige lui-même les recensions, tient les chroniques, en particulier celles de l'étranger, et mène les débats avec les lecteurs.

Va-t-il jusqu'à en faire la simple plate-forme de lancement de ses idées, voire, dans un souci honorablement commercial, le support publicitaire de ses écrits personnels ? L'encadré rappelant la liste de ses ouvrages apparaît, stabilisé en p. 2 ou 3 de couverture, dès 1924. Ses successeurs, en dépit du peu de crédit que la plupart d'entre eux portent à l'oeuvre du « fondateur », maintiendront avec constance la publication de cet encadré. La liste sera mise à jour régulièrement jusqu'à la fin des années Trente...

2.3. Une revue militante. Une revue de propagande ?

Le caractère militant de la revue tient à la finalité même que la Ligue poursuit : « introduire à l'école son idéal », ainsi que le détaillent les quatre alinéas intitulés « Buts

de la Ligue » qui, en page 2 de couverture, font suite à l'énoncé des « Principes de ralliement ». A cet égard, l'alinéa 4 précise : « l'abonnement à la revue *Pour l'Ère nouvelle* implique l'adhésion à la Ligue. Il suppose donc l'adhésion à ses principes de ralliement, tout au moins à titre d'orientation générale (sic)⁵. »

Il serait instructif de retrouver les documents d'archives qui permettraient de faire l'histoire de cet énoncé et du correctif qui l'atténue. Qu'est-ce qu'*adhérer* à la Ligue ? Comment définir l'*adhérent*, quand le seul signe de cette adhésion est l'abonnement à la revue ? L'acceptation des principes semble aller de soi. C'est le sens qu'il convient de donner au verbe « suppose » : « l'abonnement, écrit le rédacteur, suppose l'adhésion. »

Mais il ne nous est pas interdit de penser que, dès la fondation, ce verbe « suppose » est à entendre avec sa connotation hypothétique, voire dubitative. L'adhésion aux principes est « supposée », parce qu'il est bien difficile d'en acquiescer

la certitude. Or cette difficulté pour bien discerner le sens de l'adhésion tient à la rédaction même des principes. Celle-ci est tellement « marquée » doctrinalement, elle pratique avec une telle assurance la rhétorique de l'assertion que l'incertitude s'impose, comme pour la tempérer, dès l'énoncé de cet alinéa 4, tel qu'il est cité plus haut : l'« orientation générale », dont on se contentera, est suffisamment floue pour accueillir tout genre de restrictions mentales, voire de réserves explicites à l'égard de l'anthropologie spiritualiste combative dont Ferrière a « musclé » les principes de ralliement. Mais ce dernier terme - « ralliement » - dit bien lui-même l'ambiguïté du propos : qui veut « rallier » doit à la fois parler franc et fort, au risque de dissuader les personnes démarchées, et pratiquer le « consensus mou », au risque de cultiver le malentendu.

Le militantisme de la revue se manifeste en 1924 dans un tract rédigé par Ferrière en vue de recruter des abonnés. Le style est du type « engagez-vous, rengagez-vous... » :

Pour l'Ère nouvelle est la revue des pionniers de l'Éducation... Abonnez-vous et demandez à vos amis de s'abonner. Vous serez ainsi les collaborateurs d'une oeuvre les plus belles qu'il soit possible de concevoir : la rénovation de l'humanité par une éducation fondée sur la science et le bon sens. (Archives Institut Jean-Jacques Rousseau, Université de Genève, Fonds Adolphe Ferrière).

La dernière formule - « une éducation fondée sur la science et le bon sens » - est fréquente dans les écrits de Ferrière. L'appel au lieu commun permet d'élargir l'audience à peu de frais : qui pourrait s'élever contre l'union de la science et du bon sens au service de l'éducation ? En revanche, que cette union ait pour effet la « rénovation de l'humanité », certains abonnés pouvaient en trouver l'énoncé un peu grandiloquent et de vérification aléatoire...

L'inventaire des articles publiés sous le mandat de Ferrière permet de confirmer cette orientation militante de la revue. Un simple échantillon peut en témoigner. De nombreux articles consistent, soit en des témoignages d'acteurs qui ont essayé de modifier quelque chose à leur pratique, soit en des sortes de « reportages » sur des tentatives novatrices. La liste suivante, certes non exhaustive, peut s'avérer instructive :

1922 (1/1). M-L. Wauthier : « Un Essai de *self-government* dans une classe française ».

1922 (1/1). F-M. Baldwin. « Une École active en Angleterre »⁶.

1922 (1/4). O. Decroly et R. Buyse. « Le Rêve entrevu, une journée à Park School (Buffalo, Etats-Unis) ».

⁵ Cet alinéa 4 est modifié par la suite. En 1927, l'adhésion n'est plus évoquée que de manière succincte, à la fin de l'alinéa 3 : la Ligue « se propose d'établir (...) un lien entre les éducateurs de tous les pays qui adhèrent à ses principes et visent des buts identiques au sien ».

⁶ J'ai proposé une analyse rhétorique de cet article dans Gonon & Oelkers, 1993, pp. 123-126.

1923 (2/6). E. Rotten : « Les Communautés scolaires de Hambourg (*Hamburger Gemeinschaftschulen*) ».

1923 (2/8). P. Petersen : « Les Réformes scolaires récentes en Allemagne et les communautés scolaires (*Gemeinschaftschulen*) à Hambourg » (résumé).

1923 (2/7). A. Ferrière : « Une République d'enfants : l'*Odenwald* ».

1923 (2/8). R. Cousinet : « L'Auto-éducation et le travail collectif ».

1924 (3/11). F. Tannenbaum : « Une École miraculeuse » (l'école de la Bolsa à Mexico) (résumé). Un nouveau « reportage » sera effectué sur cette école, toujours qualifiée de « miraculeuse », en 1925, puis en 1926. En 1928, une lettre de J. Dewey au directeur, faisant un grand éloge de son oeuvre, sera publiée dans *Pour l'Ère nouvelle*.

1924 (3/11). L.C. : « L'École rénovée de Milan ». En 1926 (5/23), la revue présente les « principes de cette école nouvelle » et un extrait de lettre témoignant de deux visites effectuées à l'établissement.

1925 (4/14). C.W. Washburne. « Les Écoles rénovées de Winnetka aux Etats-Unis ».

1925 (4/16). E.F. O'Neill. « Comment j'ai débuté ».

1925 (4/17). J.F. Mackinder : « Transformations dans les écoles enfantines ».

1926 (5/22). I. Ferrière : « Une Colonie d'enfants dans la plaine de Galilée ».

2.4. Témoignages

Les témoignages font parfois état de réserves ou évoquent des difficultés dont la résolution se fait attendre. Mais, à lire les auteurs, tous les espoirs demeurent permis, et la voie empruntée s'avère la bonne. Commentons un seul exemple. Dès la première livraison (janvier 1922), la revue donne la parole à une institutrice, M.-L. Wauthier, qui « raconte » un « essai de *self-government* dans une classe française ».

La description, au demeurant très sympathique par son ton direct et narratif, commence par une critique en règle de la « discipline monarchique » en vigueur dans les écoles primaires. Or Melle Wauthier n'éprouve aucun plaisir à « jouer les policiers » et elle souhaite que les élèves « se prennent en main ». Si les parents se montrent réservés, voire hostiles, il se trouve qu'à l'égard de manières de faire plus respectueuses de la liberté des élèves, l'inspecteur primaire est bienveillant, voire positivement encourageant. Au détour d'un post-scriptum, le lecteur devine que cet inspecteur n'est autre que Roger Cousinet (cf. Raillon, 1990). Cet inspecteur atypique tente de développer dans sa circonscription les méthodes de travail en groupe. Il en rend compte d'ailleurs dans la revue en 1923.

L'invocation discrète de l'autorité de Cousinet apporte une information sociologique d'importance. Elle permet de prévenir une petite astuce de propagande potentielle dans la *captatio benevolentiae* du lecteur. Depuis sa modeste classe unique de village au sein de la France profonde, où elle mène, courageuse et solitaire, ses essais novateurs, Melle Wauthier, était censée apporter le témoignage d'une simple institutrice « de terrain » - comme nous dirions aujourd'hui... En réalité, elle fait partie du premier cercle des institutrices gagnées aux tentatives de l'inspecteur Cousinet et capables, sous sa gouverne, de « théoriser » leurs propres pratiques et d'y prendre goût. Cette « simple institutrice » est une « pédago »...

2.5. Reportages

Les reportages, délibérément favorables, sont parfois confiés à des personnalités dont le nom est une caution pour le mouvement.

Ainsi une présentation des réformes scolaires en Allemagne est traduite (avec bien des libertés !) de Peter Petersen, l'auteur du Petit Plan d'Iéna (cf. Spies-Bong, 1989), un des grands pédagogues allemands du juste après-guerre. Mais cette caution peut s'avérer parfois tellement « sollicitée » que le doute surgit. Prenons un seul exemple. En 1922, la revue publie un article intitulé « Le rêve entrevu, une journée à Park School (Buffalo, États-Unis) ».

Ce papier, dithyrambique et romanesque, paraît sous la signature conjointe de O. Decroly et de R. Buyse. Le premier est déjà une autorité mondialement reconnue sur la psychopédagogie des « centres d'intérêt ». Le second est inspecteur scolaire. Il rentre effectivement d'un voyage d'études aux États-Unis. Il y accompagne effectivement Decroly⁷ dont il devient l'assistant en 1924. En parallèle, dès 1923, il prend le relais à l'Université de Louvain du puissant courant belge de pédagogie scientifique expérimentale dont il devient l'un des promoteurs à l'échelle de l'Europe.

Le titre de l'article est déjà surprenant pour qui connaît le tour de pensée « positif » de ces deux savants. Mais un titre peut avoir été imposé par la rédaction : la chose est courante. Et « le Rêve entrevu » est bien dans la manière « journaliste » de Ferrière. En revanche, c'est le ton général de l'article qui rend les signatures étonnantes. Que Decroly ait commis ce panégyrique, la chose est peut-être concevable. Ceux ou celles qui l'ont bien connu le présentent comme un homme sensible, facilement touché par les scènes de « nature » et par les grâces de l'enfance (cf. Hamaïde, 1931). Mais Buyse... Non seulement il semble dénué de tout lyrisme descriptif, mais, dans ses travaux sur la recherche en éducation

⁷ Un compte-rendu « scientifique » de ce voyage d'études paraît en 1923, sous les deux signatures : *Les applications américaines de la psychologie à l'organisation humaine et à l'éducation*.

(cf. 1931, 1935), il émet les plus expresses réserves à l'égard d'une conception autobiographique ou narrative d'une « expérience » qui serait confondue avec le récit que ses partisans tiennent sur elle. C'est lui qui propose la célèbre distinction entre l'« expérience expérimentée » du praticien qui narre ce qui lui arrive et ce qu'il fait arriver aux autres, et l'« expérience expérimentale » menée par le chercheur au laboratoire.

Or « Le Rêve entrevu » est une véritable célébration enamourée de l'enfance. Une enfance réconciliée avec elle-même, la nature et la civilité : chants, fleurs, senteurs, eurhythmie, grâce du moindre mouvement individuel ou collectif, intérieurs harmonieux et confortables, symphonie pastorale à tous les étages et au détour de tous les bosquets, conjonction miraculeuse des apprentissages et des plaisirs, poésie des savoirs les plus habituellement rébarbatifs : cette Capoue éducationnelle est bien de l'ordre du « rêve ».

3. La science, le bon sens et le rêve

Laissons là ce morceau d'anthologie propagandiste et l'énigme de ses auteurs : que Ferrière l'ait réécrit à sa manière n'est pas impossible... Mais interrogeons-nous pour finir, à l'occasion des quatre-vingts ans

de *Pour l'Ère nouvelle*. Peut-on reprocher à une revue militante, à une revue chargée de propager une nouvelle conception de l'enfance et de l'éducation, de tenter de faire parfois rêver les abonnés-adhérents ? Le rêve est-il en-deçà ou au-delà de la science et du bon sens ? Ni l'un ni l'autre, sans aucun doute. Le bon sens est prosaïque et demande à vérifier. La science a pour fonction de falsifier tout ce qu'elle touche. Le rêve est ailleurs.

Sans doute l'un des plus importants progrès que *Pour l'Ère nouvelle* ait effectué de 1922 à 2002 - en particulier en devenant *Les Sciences de l'éducation (Pour l'Ère nouvelle)* - c'est d'avoir renoncé à faire rêver ses lecteurs... Mais, ce (non) faisant, reste-t-il quelque chose à raconter, quelque chose à laisser entrevoir ? Et quels mots mobiliser pour le dire, qui ne risquent pas de passer pour imbéciles quatre-vingts ans après ? L'humour nous sauve de l'imbécilité. La science et le bon sens ne font que nous en préserver. C'est faire moins que l'humour. Mais certains penseront sans doute que ce moins n'est déjà pas si mal. Quant au rêve, assignons-le à son régime en définitive le plus convenable pour donner à « entrevoir » : le *mezzo voce*, et à son tempo le plus adéquat pour une telle entreprise : *moderato cantabile*. Et le clin d'œil est en plus. Naturellement.

Bibliographie (ouvrages cités)

- BUYSE R. Etudes critiques sur les origines de la pédagogie moderne. In : *Questions actuelles de pédagogie*. Juvisy : Editions du Cerf, 1931.
- BUYSE R. *L'Expérimentation en pédagogie*. Bruxelles : Lamartin, 1935.
- BUYSE R. & DECROLY O. *Les Applications américaines de la psychologie à l'organisation humaine et à l'éducation*. Bruxelles : Lamartin, 1923.
- GONON PH. & OELKERS J. (Hrsg.). *Die Zukunft der öffentlichen Bildung. L'Avenir de l'éducation publique*. Berne : Peter Lang, 1993.
- HAMAÏDE A. Ovide Decroly. In : (coll.) *Hommage au Dr Decroly*. Bruxelles : Comité organisateur Manifestation Decroly, 1931, pp. 17-24.
- HAMELINE D. *L'Éducation dans le miroir du temps*. Lausanne : LEP et Editions des Sentiers, 2002a.
- HAMELINE D. Préface à Ferrière A. *L'École active*. Réédition. Paris : Editions Faber, 2002b.
- HAMELINE D., BELKAÏD M. & JORNOD A. *L'École active*. Textes fondateurs. Paris : Presses universitaires de France, 1995.
- HOUSSAYE J. *Quinze pédagogues. Textes choisis*. Paris : Armand Colin, 1995.
- RAILLON L. *Roger Cousinet. Une pédagogie de la liberté*. Paris : Armand Colin, 1990.
- SAFFANGE J.-F. Alexander Sutherland Neill (1883-1973). In : Houssaye J. *Quinze pédagogues. Leur influence aujourd'hui*. Paris : Armand Colin, 1995.
- SPIES-BONG G. *Pour une pédagogie en communauté de vie. Le petit plan d'Iéna de Peter Petersen*. Bruxelles : De Boeck Université, 1989.
- STEWART W.A.C. *Progressives and Radicals in english Education 1750-1970*. London : MacMillan, 1972.
- SUCHODOLSKI B. et al. *Le Bureau international d'éducation au service du mouvement éducatif*. Paris : Presses de l'Unesco, 1979.
- ULLRICH H. Rudolph Steiner (1861-1925). In : Houssaye J. *Quinze pédagogues. Leur influence aujourd'hui*. Paris : Armand Colin, 1995.

The first Years of *Pour l'Ère nouvelle* : militancy and propaganda ?

Abstract : The foundation of the International League for New Education at the Calais Congress of 1921 was accompanied by the creation of an « international organ » which had three versions : *The New Era*, *Pour l'Ère nouvelle*, *Das werdende Zeitalter*. In reality, it was a question of three different publications. The French version was entrusted to Adolphe Ferrière from Geneva who in the early years made it « his » review and the publicity vehicle for his International Bureau for New Schools. The tone of the Review was firmly militant and propagandist. It was only in 1929 that *Pour l'Ère nouvelle* became the journal of GFEN (French group of New Education). Ferrière was no longer the editor.

Keywords : Ferrière, Ensor, Militancy, Theosophy, New Education, *Reformpädagogik* Propaganda.

*
* *
* *

Los primeros años de *Pour l'Ère nouvelle* : ¿ Militantismo o propaganda ?

Resumen : En el congreso de Calais de 1921, la fundación de la Liga internacional por la educación nueva viene acompañada de la creación de un « órgano internacional » en tres versiones : *The New Era*, *Pour l'Ère nouvelle*, *Das werdende Zeitalter*. En realidad se trata de tres revistas distintas. La versión francesa está a cargo del ginebrino Adolphe Ferrière, que durante los primeros años la convierte en « su » revista y en el órgano de expresión de su Oficina internacional de las escuelas nuevas. El tono de la revista se tiñe de militantismo, casi de propaganda. En 1929 *Pour l'Ère nouvelle* se convierte en el órgano del GFEN. Ferrière ya no es su redactor.

Palabras clave : Ferrière, Ensor, Rotten, Teosofía, Escuelas nuevas, Educación nueva, *Reformpädagogik*, Militante, Propaganda.

HAMELINE Daniel. Les premières années de *Pour l'Ère nouvelle* : militantisme et propagande ? *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 1922-2002 : *Pour l'Ère nouvelle* et l'Éducation nouvelle 80 ans après, 2002, vol. 35, n° 4, pp. 27-40. ISSN 0 755 9593.

De *Pour l'Ère nouvelle* aux *Sciences de l'éducation*. Contribution à une histoire de la revue

Gaston MIALARET*
Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle,
Table thématique de la revue (1967-1986),
Juin 1987, pp. 9-13.

Il est difficile d'écrire une histoire dont on a été à la fois le spectateur et, en partie, l'acteur ; et comme il faut très souvent faire appel à sa mémoire par manque de documents écrits, la tâche devient encore plus périlleuse : risque d'introduire des éléments plus subjectifs qu'objectifs, interprétations que la mémoire a modifiées, transformées, supprimées, amoindries ou grossies démesurément... Enfin, tous les défauts dénoncés dans tous nos écrits ! C'est conscient de cette dangereuse situation que nous avons pourtant cédé aux jeunes et sympathiques voix de ceux qui prennent la relève et qui nous ont demandé, à un moment où la revue va connaître une nouvelle métamorphose, de jouer le rôle de l'Ancien qui fait fonction de mémoire collective de l'équipe. Pris par le temps, nous n'avons pas eu le temps de rechercher dans les archives du G.F.E.N. toutes les indications qui nous eussent été nécessaires pour écrire ces quelques lignes ; nous espérons pourtant que les faits relatés ici ne déforment pas trop les réalités auxquelles ils correspondent.

C'est avec une grande émotion que l'on parcourt le n°1 de la revue *Pour l'Ère nouvelle*. Papier jauni par le temps, mais papier gonflé de tous les espoirs d'une poignée d'éducateurs qui aura du mal à se faire entendre dans le monde qui venait de ressentir sa première secousse internationale. On trouvera ci-joint la reproduction, à titre de document, de la première et de la deuxième page de cette revue (pp. 14-15) qui est à l'origine de celle, lecteurs, que vous avez entre les mains actuellement. La Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle, créée en 1921 à Calais, s'organise ; le succès remporté par le Congrès tenu en France (à Nice) en 1932 sous la présidence de Paul Langevin témoigne de son dynamisme et de son extension. Son organe,

* Professeur Émérite, Université de Caen.

dont nous gardons précieusement les exemplaires, paraît régulièrement jusqu'à l'éclatement de la seconde guerre mondiale.

Il est inutile de s'étendre sur le fossé creusé par la période 1940-1944. Quatre années qui ont démoli un monde qui n'avait pas encore totalement retrouvé son équilibre après la grande tourmente de 1914-1918. Les énergies et les enthousiasmes des novateurs, n'avaient pas eu suffisamment de temps pour créer les cadres solides susceptibles de résister au terrible choc qu'allait recevoir l'Humanité. En 1944 il fallait « ramasser les miettes ». La Ligue fut reconstituée, non sans difficultés. Le G.F.E.N., section française de la Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle, présidé par P. Langevin avait Mme Seclet-Riou comme secrétaire générale et quelques discordances idéologiques entre la section française et le siège de la Ligue apparurent ; il suffit, pour le comprendre, de relire l'article 1 des Principes de ralliement et de connaître l'orientation politique des anciens Résistants qui, autour de Langevin puis de Wallon, avaient reconstitué cette section française de la Ligue. Quelques bulletins imprimés parurent mais, très vite *Pour l'Ère nouvelle* fut repris par le G.F.E.N. qui, grâce au dévouement d'Annette Vidal, parut sous forme de bulletin broché publié par l'Institut pédagogique de l'époque. C'était, on peut le dire maintenant, le début de l'agonie. La revue *Pour l'Ère nouvelle*, dactylographiée, brochée, continua à paraître pendant quelques années mais le nombre des abonnés diminuait de telle façon qu'il fallait que le nouveau bureau constitué après la mort d'Henri Wallon décide de sa disparition ou de sa renaissance sous une autre forme.

D'une façon générale, à l'exception du mouvement Freinet, les mouvements dits « d'Éducation nouvelle » ne connaissaient pas, à cette époque, une croissance particulièrement accélérée. Président du G.F.E.N., j'avais essayé de regrouper les forces de tous ceux qui, malgré des nuances dans les conceptions idéologiques, étaient très proches d'un ensemble de principes définissant, à cette époque, « l'Éducation nouvelle ». Ainsi avec la collaboration d'André Berge nous commençons à réunir les différents mouvements et à jeter les bases du futur Comité de liaison des mouvements d'Éducation nouvelle (C.L.E.N.) dont Louis Cros prendra la présidence lors de mon départ pour les terres nord-américaines. Sur le plan international, d'autre part, et avec l'aide de l'inspecteur belge, M. Biscompte, nous avons essayé de combler un vide et de créer, pour les pays francophones, l'A.G.E.L.A.F., Association des groupements d'Éducation nouvelle de langue française. En nous appuyant sur cette association - qui a davantage existé sur le papier qu'en réalité - nous avons alors entrepris de relancer *Pour l'Ère nouvelle* en nous adressant à Fernand Nathan qui accepta de remettre en route la publication. Quatre numéros parurent sous le titre :

Pour l'Ère nouvelle
Organe de l'A.G.E.L.A.F.

et l'éditeur ajouta sur la partie gauche de la couverture :

« Revue internationale de pédagogie »

Nous avons pu, après un très grand effort de publicité, obtenir un nombre d'abonnés légèrement inférieur à 1000. Mais, « business is business », la maison Nathan estima insuffisant le nombre d'abonnés et nous dûmes chercher un autre éditeur.

Il faut rappeler, pour mieux comprendre la situation, qu'en 1967 j'assurais la présidence du G.F.E.N. et celle de la jeune A.I.P.E.L.F., (Association internationale de pédagogie expérimentale de langue française) et que Roger Gal, responsable de la recherche pédagogique à l'Institut pédagogique national était aussi, en même temps un des secrétaires généraux du G.F.E.N., membre de l'équipe française de l'A.I.P.E.L.F. ; d'où l'idée d'apporter un peu plus de rigueur dans les démarches pratiques du G.F.E.N. et d'assurer plus de contacts avec les réalités quotidiennes éducatives pour les recherches de l'A.I.P.E.L.F. Tout ceci répondait à un de nos vœux les plus chers : assurer les liaisons nécessaires entre la théorie, la pratique et la recherche en éducation. D'autre part, en octobre 1967, allaient être organisés, dans trois universités françaises (Paris, Bordeaux et Caen), les premiers enseignements de Sciences de l'éducation. Nous décidâmes donc de provoquer une nouvelle métamorphose de la revue et de l'intituler :

Les Sciences de l'éducation
Pour l'Ère nouvelle

Le premier numéro de la revue sous sa nouvelle forme parut au début de janvier 1967. Elle s'ouvrait sur la déclaration commune des groupes et mouvements de l'Éducation nouvelle. Théoriquement la revue restait l'organe de l'A.G.E.L.A.F., dont l'existence ne se manifestait guère, du G.F.E.N. et de l'A.I.P.E.L.F. Pendant quelques années la cohabitation fut fructueuse mais les moyens mis en oeuvre ne permettaient pas, en fin de compte, de donner satisfaction à tout le monde. Les articles scientifiques des membres de l'A.I.P.E.L.F. ne correspondaient pas aux attentes des lecteurs du G.F.E.N. et les articles des membres du G.F.E.N., s'ils apportaient de nouvelles ouvertures sur l'innovation, sur les pratiques nouvelles, sur les réalités quotidiennes ne répondaient pas toujours aux exigences scientifiques des membres de l'A.I.P.E.L.F. Petit à petit le fossé se creusa et le G.F.E.N. éprouva le besoin d'avoir une autre publication plus en rapport avec les attentes de ses membres ; c'était l'époque de la grande expérience conduite par Robert Gloton et une remarquable équipe d'instituteurs, dont la contribution, aussi bien à la théorie qu'à la pratique de l'Éducation nouvelle, fut décisive. Il faut aussi dire que nous

avons vécu 68 ; praticiens, théoriciens et chercheurs n'étaient pas encore, à cette époque, sur les mêmes longueurs d'ondes. (Les choses ont un peu changé mais il serait difficile d'affirmer aujourd'hui que l'harmonie est parfaitement établie entre ces trois facettes pourtant indissolublement liées de l'éducation !). La revue, dans sa nouvelle forme, grâce à l'aide précieuse des Éditions Didier, continuait à paraître d'une façon régulière. Les situations se stabilisaient ; le G.F.E.N. avait développé son système de publications ; la revue, de son côté, tout en restant l'organe officiel de l'A.I.P.E.L.F. s'ouvrait à d'autres chercheurs, dont les préoccupations n'étaient pas strictement expérimentales (psychologiques, historiques, sociologiques...) tout en s'efforçant de garder un caractère scientifique incontestable. Il faudrait, si l'on voulait faire un historique plus complet et plus détaillé, rappeler toutes les discussions qui, à ce moment, se développaient autour des concepts de science, de recherche scientifique, d'objectivité... La revue, de par son mouvement propre, avait élargi le domaine de la recherche scientifique en éducation et dépassait le cadre strict de l'expérimentation. Son désir, conscient ou inconscient (nous laisserons aux psychanalystes le soin de pousser plus loin l'analyse de ce désir) était, en fait, de devenir l'organe des Sciences de l'éducation telles qu'elles s'étaient développées après 1968. De plus en plus le sous-titre *Pour l'Ère nouvelle* prenait une moindre importance. Cette période s'est prolongée jusqu'à nos jours avec un changement dans les modalités de publication ; par suite de difficultés internes, les Éditions Didier durent interrompre leur précieuse collaboration ; les conditions financières n'étaient pas excellentes et notre revue connaissait toutes les difficultés que rencontraient, à cette époque, beaucoup de publications du même genre. Refusant de signer l'arrêt de mort de cette revue pour laquelle nous nous étions battus pendant de longues années, d'un commun accord avec les membres du Laboratoire de psycho-pédagogie de l'université de Caen et grâce au dévouement d'Annick Poulmais, nous prîmes la décision d'assurer, avec nos propres moyens, la publication. Il serait trop long de rappeler ici tous les essais et tous les efforts que fit l'équipe constituée par Annick Poulmais, Liliane Desquesnes, Daniel Lavenu pour porter, à bout de bras cette nouvelle publication. Le C.N.R.S., pour des raisons incompréhensibles, refusa toujours de nous aider, vivant encore avec l'idée que la pédagogie ne pouvait être qu'un art et qu'une recherche en éducation ne pouvait être considérée comme scientifique ; comme on le voit, la bataille menée depuis de longues années pour faire accepter l'idée que les sciences de l'éducation étaient devenues une des composantes du domaine des sciences sociales et des sciences humaines n'était pas encore gagnée ! Il faut dire, pour respecter un minimum de vérité historique, que c'est à cette époque que les sciences de l'éducation, qui avaient connu dans les années qui suivirent 1968 un développement assez rapide, s'interrogeaient sur leur nature, leurs fonctions, et l'on trouve d'ailleurs dans la revue (1982, numéro 4) le compte-rendu du colloque

de Sèvres dont le thème était « l'identité des sciences de l'éducation ».

Les années passèrent et, fort normalement, les choses changèrent ; le Laboratoire de psycho-pédagogie de l'université de Caen fut remplacé par le Centre d'études et de recherches en sciences de l'éducation (C.E.R.S.E.) en 1985. La revue *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle* continua sur sa lancée mais il était souhaitable qu'elle profitât des modifications institutionnelles pour essayer de mieux s'adapter aux attentes de ses lecteurs et mieux refléter, encore, les évolutions du monde scientifique actuel.

Métamorphose et/ou renaissance ne veut pas dire rupture avec le passé. Henri Peyronie et Pierre Lesage eurent l'excellente idée de faire le bilan de toutes les années 1967-1987 en établissant les index des noms d'auteurs et des matières. Quel témoignage de la richesse, de la variété, du souci scientifique, de l'ouverture sans déviation de 20 ans de publication ! Non seulement ces tables constituent un remarquable instrument de travail pour tous ceux qui se penchent ou qui vont se pencher sur les sciences de l'éducation, mais il marque glorieusement la fin d'une étape. Qu'Henri Peyronie et Pierre Lesage soient remerciés pour ce travail difficile mais utile, fastidieux mais rigoureux, indispensable pour les enseignants et chercheurs en sciences de l'éducation.

Je ne sais pas si j'ai répondu exactement à l'appel qui m'a été lancé et si les brèves notes historiques n'ont pas été trop déformées par le prisme de mes souvenirs ; il est évident qu'il fallait quelqu'un pour tourner une page dont le recto est lourd d'un riche passé et le verso gonflé des promesses de l'avenir. Je l'ai fait sans tristesse, parce que je sais que la revue reste en de très bonnes mains et que le combat continuera pour lui conserver ses qualités - et son utilité. Je ne serais pas un convaincu de l'Éducation nouvelle si je ne croyais pas aux nécessaires modifications adaptatives de toute entreprise humaine ; je ne serais pas un scientifique si je n'acceptais pas, pour règle fondamentale de notre conduite, la remise en cause indispensable et quasi constante de nos idées, concepts, de nos méthodes de recherche et de travail. Que des vents nouveaux qui vont incontestablement - au moins nous l'espérons - bouleverser un jour ou l'autre, le paysage éducatif emportent, avec eux, la revue *Les Sciences de l'éducation* vers des rivages clairs, souriants et vers une ère nouvelle.